

« Les Apparitions », de Jean-Jacques Schuhl : autoportrait en hiéroglyphes

L'auteur rare d'« Ingrid Caven », prix Goncourt 2000, revient avec un nouveau chef-d'œuvre autobiographique, bref et malicieux.

Par [Fabrice Gabriel \(Collaborateur du « Monde des livres »\)](#)



ALE+ALE

« SCHUHL » : six lettres suffisent pour signaler, capitales sur fond rouge du bandeau vif ornant son nouveau roman, que Jean-Jacques Schuhl est devenu, à sa façon un peu flibuste, une institution. Homme de peu de livres, six seulement en cinquante ans, il est désormais un nom, voire une antonomase, en tout cas la signature à lui tout seul d'un style. *Les Apparitions*, récit plein de superbe et de grâce, ne peut que le confirmer : c'est, osons le mot, un chef-d'œuvre bref, d'une formidable densité de rêverie, et d'une liberté qu'autorise l'âge venu, la vie presque faite.

Jean-Jacques Schuhl a 80 ans. Il fut longtemps culte, réservé aux happy few ou légers maniaques pour qui la collection « Le chemin », que dirigea Georges Lambrichs chez Gallimard, demeure un trésor, un laboratoire dont la fin des années 1970 n'a pas totalement condamné l'accès (le catalogue recèle en effet bien des pépites, sous la cendre apparente des avant-gardes). Schuhl y a publié deux textes, en 1972 et 1976, *Rose Poussière* et *Télex n° 1*, puis plus rien jusqu'en l'an 2000 et, cette fois dans la collection « L'Infini », le prix Goncourt *Ingrid Caven*, déflagration semi-autobiographique qui le fit changer de statut, avant le retour à des formes plus expérimentales, quoique largement accessibles, avec *Entrée des fantômes* (2010) et *Obsessions* (2014).

Extraordinaire exercice de style

En quatre séquences et moins de 100 pages, *Les Apparitions* semble relier tous les fils de cette chronologie singulière, tous les thèmes aussi de l'œuvre. L'ouverture rappelle par exemple l'art du cut-up qui caractérisait les premiers récits pop de Schuhl : des fragments de presse y prélèvent un réel au second degré qui constitue comme un miroir pour dire, dans les interstices de caractères aux polices différentes, le moi et le monde. L'écrivain se regarde ici dans la « une » d'un numéro de l'hebdomadaire américain *Time*, qui le renvoie à notre contemporain numérique ultraconnecté...

Il ne s'y retrouve pas vraiment, lui le dandy aux paperoles infinies, un peu snob évidemment mais jamais gratuitement cuistre, qui aime d'abord les noms pour leur musicalité amie (Eustache, Warhol, Courbet, Dreyer, Doherty...). Son monde est déjà ancien et c'est encore le nôtre, d'une modernité retrouvée, puisque le présent ouvre aux apparitions d'un autoportrait sans dates : le Schuhl d'aujourd'hui se saisit tel qu'il fut enfant ou « *adolescent outsider* », et peut-être tel qu'il continue de se dédoubler dans le visage immémorial d'Albrecht Dürer (1471-1528). C'est là un extraordinaire exercice de style, qui fait voyager d'une image à l'autre, des moments de jeunesse aux confins de la mort, et donne à lire quelque chose qui dépasse de loin les afféteries référencées d'un monde-mode, pour faire penser, de loin, aux premières pages de *L'Age d'homme*, de Michel Leiris (Gallimard, 1939).

Une manière d'art poétique fulgurant

Schuhl se peint en jeune roux de Marseille, invente ou raconte des scènes dont il importe peu de savoir à quelle réalité elles se rapportent : il est pauvre et jeune, puis un peu plus riche et à peine célèbre, londonien ou new-yorkais, il file en ambulance vers un hôpital au bord de l'Atlantique, victime d'une hémorragie violente, dans un état où la proximité de la mort réveille plus que jamais les fantômes, tandis que ses autres livres reviennent par flashes et motifs, obsession des vampires, variations sur le sang, la transfusion, les coutures de la vie. Le voilà alors qui divague à New York, dans des pages au rythme presque post-célinien, magnifiques, où se compose un *Manhattan Transfer* (de John Dos Passos, 1925) réactivé, en même temps qu'une manière d'art poétique fulgurant. « *Nos lectures de l'enfance, note-t-il, viennent longtemps après, comme un filtre, même comme un philtre, voiler la réalité, et L'Ile au trésor [de Stevenson, 1883], Les Aventures d'Arthur Gordon Pym [de Poe, 1838] ont imprimé en nous pour toujours leur décor de buissons et rocailles hostiles, capitaines à la jambe de bois, héros en haillons, vieux parchemins remplis d'inscriptions abrégées, cryptées, à déchiffrer comme les hiéroglyphes et pictogrammes égyptiens...* »

Grand lecteur avant tout, de livres et de journaux, de paysages et de visages, Schuhl n'a jamais cessé, au fond, de décrypter des hiéroglyphes, qu'il s'agisse du jardin de l'ambassade de Russie à la fenêtre de son bureau parisien ou du portrait de Mao Tsé-Toung dans un vieux numéro de *France-Soir*. Il cite T. S. Eliot comme un mantra, les paroles d'une chanson d'Elvis Costello, des vers de Mallarmé ou de W. B. Yeats, auquel il vole au passage son titre. Et il mérite à son tour d'être cité, pour la beauté aussi de sa malice, le clin d'œil oraculaire de son si bel autoportrait : « *Je continuais de regarder la petite gravure, et scruter ce visage comme dans le miroir de mon avenir proche. Et puis j'ai refermé le lourd dictionnaire. Je ne faisais rien, j'attendais.* »